

revenir en France, et priaît son ami de lui faire passer l'argent nécessaire pour ce voyage. Il le chargeait aussi de s'informer du sort de Jean, l'enfant qu'il avait élevé, et de lui dire qu'il n'avait à son tour d'autre refuge que dans sa bienfaisance.

—D'après cette lettre, M. Plélan demandait à Jean de lui faire connaître immédiatement ses intentions, dans le cas où il l'autoriserait à envoyer à M. Josselin, sur les trente mille francs dont il avait l'acte de donation, la somme nécessaire à son retour.

—Vous pouvez, au reste, mon cher M. Jean, ajoutait le banquier, rester sans inquiétude sur le sort du capitaine Josselin. Sans rien toucher à votre petit pécule, dont vous pouvez avoir besoin, je suis assez riche pour rendre à mon vieil ami le service qu'il réclame. Notre brave corsaire s'entendait mieux à battre les Anglais qu'à faire des spéculations. Vous avez d'ailleurs des engagements à remplir envers M. de Lézerec qui ne vous permettent guère d'aller courir les mers. Votre patron peut seul, dans tous les cas, vous délier de vos obligations. Vous pourriez donc, si vous le jugez convenable, vous borner à m'envoyer un mandat dont j'adresserai le montant à M. Josselin.

Le même soir, Jean se trouvait dans le cabinet de M. Plélan.

—Monsieur, lui dit-il, je suis le débiteur du capitaine Josselin; car il m'a fait ce que je suis. Je vais moi-même aller le chercher. J'irais au bout du monde, s'il le fallait.

Avant de quitter Douarnez, il avait fait ses adieux à madame Bertin; Madeleine était triste et pensive dans un coin de la chambre.

—Tout est donc fini, demanda la mère.

Jean raconta en deux mots le malheur de son bienfaiteur, et dit: Je pars pour la Martinique! je vous dis peut-être adieu pour toujours!

Madeleine laissa échapper un cri et fondit en larmes.

—Elle m'aime! pensa Jean. O mon Dieu! recevez ce sacrifice! conservez-moi en échange l'homme à qui je dois tout!

Au moment où il quittait la chambre de madame Bertin, la jeune fille s'évanouit.

Jean s'enfuit, éperdu, sans regarder derrière lui.

—Mon cher monsieur, lui dit le banquier, vous êtes un brave et loyal jeune homme. Mais il ne faut rien faire sans réflexion. Je vous parle ici, comme vous parlerait le capitaine. Il est inutile que vous tentiez un voyage de dix-huit cents lieues; en recevant l'argent que nous allons lui adresser, notre vieil ami s'embarquera, et nous le reverrons bientôt. Il sera charmé de vos bons sentiments, que je lui exprimerai dans ma lettre d'envoi, et vous

n'aurez pas perdu votre position.

—Non, Monsieur, non, je ne suivrai pas ce conseil. Ma présence sera plus utile à mon père adoptif que tout l'argent de l'univers. Il a besoin d'un bras pour s'appuyer, d'un cœur qui le console, qui le protège, et qui ne l'abandonne pas, si sa santé exigeait qu'il restât sous le ciel des îles. N'en parlons plus: mon parti est pris. Je trouverai du travail à la Martinique pour nourrir M. Josselin, et c'est alors que je vais être tout à-fait son fils. Ne craignez pas que je manque à mes devoirs envers M. de Lézerec. Il comprendra les exigences de ma situation, et d'ailleurs mes comptes sont à jour, je puis vous les rendre sur-le-champ, et vous voudrez bien lui faire agréer ma démission forcée. Si vous étiez l'ami véritable du capitaine Josselin, si vous avez pour moi quelque estime, vous ne direz plus un mot pour me dissuader.

M. Plélan regardait en silence ce beau jeune homme qui resplendissait à ses yeux de toutes les noblesses du cœur. Il ouvrait encore une fois la bouche pour combattre sa résolution.....

Jean fondit en larmes:—Ah! Monsieur, s'écria-t-il, comment pouvez-vous chercher davantage à me retenir? faut-il donc tout vous dire? Eh bien! j'aime une fille charmante, la fille de madame Bertin. J'en suis aimé, je le sais, ou plutôt je le sens là! Aujourd'hui même, en me voyant partir, elle s'est évanouie; et je suis parti, Monsieur; parti sans la secourir, sans lui accorder un dernier regard! et pourquoi, Monsieur? pourquoi? Parce que le père de l'enfant trouvé attend son fils d'adoption; parce que chaque minute que je perds loin de lui, est un crime aux yeux de Dieu, et un remords pour mon cœur brisé!

Ah! noble jeune homme! venez dans mes bras! s'écria le banquier. Les rois de la terre envieraient un tel enfant! Demain nous irons chez M. de Lézerec, chercher la quittance de vos comptes, et vous partirez sur le *Météore*, qui met à la voile dans deux jours.

Jean passa toute cette nuit à écrire à madame Bertin et à Madeleine, pour les consoler, pour leur faire espérer un prompt retour. Il versa dans cette lettre tous les trésors de sa belle âme; puis il s'endormit, accablé de lassitude, et fit des rêves de bonheur.

Par une singulière fatalité, M. de Lézerec se trouva éloigné de Brest pour quelques jours. Jean voulait partir à tout prix.

—C'est impossible, mon ami, lui dit gravement M. Plélan. La vie sociale, malheureusement, ne se compose pas uniquement d'échange des plus saintes affections; elle a aussi des devoirs sacrés dont l'homme d'honneur ne doit pas s'affranchir. M. de Lézerec